



Les maîtres généraux du Père Lagrange

Fr. Bernard Montagnes, o. p.

in Revue du Rosaire, 202-203, 2008

1. Joseph-Marie Larroca (1879-1891), de la province d'Espagne, maître de l'Ordre de 1879 à 1891.

Lorsque le Fr. Marie-Joseph Lagrange a reçu l'habit dominicain à Saint-Maximin, le 6 octobre 1879, l'Espagnol Larroca venait tout juste d'être élu le 3 octobre à la tête de l'Ordre. Comme les dominicains espagnols de sa génération, le P. Larroca avait été frappé d'expulsion et d'exil en 1839 et, de ce fait, il avait servi de curé durant plusieurs années dans le diocèse de Bayonne. Aussi, lorsque se sont annoncées en France les expulsions de 1889, il avait proposé au P. Cormier, provincial de Toulouse, de trouver refuge pour les frères au couvent de Salamanque. La province d'Espagne venait de récupérer ce couvent après un demi-siècle d'aliénation. C'est ainsi que novices, étudiants et professeurs de Saint-Maximin – le P. Lagrange étant du nombre – y sont restés de 1880 à 1886.

2. André Frühwirth (1845-1933), de la province dite d'Empire, maître de l'Ordre de 1891 à 1904.

L'Autrichien André Frühwirth était prieur du couvent de Vienne lorsque le P. Lagrange y est arrivé pour trois semestres d'études de spécialisation. C'est ainsi qu'il a noué alors des relations amicales avec le futur maître de l'Ordre. Et lorsque celui-ci, élu par le chapitre général de Lyon le 19 septembre 1891, a pris pour assistant français (puis, en 1896, pour procureur général) le P. Cormier, les relations entre le couvent Saint-Étienne de Jérusalem et la curie de l'Ordre à Rome ont été d'autant plus étroites.

Quand, en 1926, le P. Lagrange rédige ses souvenirs, il revient sur ses rapports avec ses supérieurs. « Je regarde comme une des preuves les plus sensibles de la Providence bienveillante de Dieu à mon égard la grande affection que m'ont témoignée le Père, aujourd'hui cardinal Frühwirth, et le P. Cormier. [En Frühwirth] rarement ai-je rencontré un homme aussi bon, d'une bonté vraiment compatissante. »

C'est le P. Frühwirth, en qualité de supérieur immédiat de Saint-Étienne de Jérusalem, qui érige la maison en couvent formel et en institue le P. Lagrange prieur (7 avril 1892). C'est aussi le P. Frühwirth qui, en décembre 1897, demande au P. Lagrange de proposer un plan pour les études bibliques à Rome. En 1901, le 29 septembre, à Rome, c'est le P. Frühwirth qui remet de sa main au P. Lagrange les insignes de maître en théologie.

Par la suite, comme on ne cessait de reprocher au fondateur de l'École de Jérusalem d'avoir, dans sa *Méthode historique* contesté l'historicité des écrits bibliques, le P. Lagrange ne manquait pas de rappeler que le P. Frühwirth avait lu personnellement la conférence qui paraissait faire difficulté et avait approuvé le tout. En dépit de la reconnaissance qu'il lui

devait, le P. Lagrange regrettait la versatilité du P. Frühwirth et préférait la fermeté du P. Cormier son successeur.

**3. Hyacinthe-Marie Cormier (1832-1916), de la province de Toulouse,
maître de l'Ordre de 1904 à 1916,
béatifié le 20 novembre 1994.**

Avec le P. Cormier, le P. Lagrange a eu un lien très étroit : « Je l'ai beaucoup connu, j'ai eu avec lui des rapports incessants, sollicitant de lui de trancher des cas où un autre eût pu agir par un motif humain. Il ne m'est jamais entré dans la pensée qu'il en viendrait à l'action par un autre motif que de plaire à Dieu. Je répète que ce fut une Providence pour moi d'être sous son obéissance. »

C'est Cormier qui, à Saint-Maximin, lui a donné l'habit dominicain ; Cormier qui, à Salamanque, a décidé de son orientation pour l'Écriture sainte ; Cormier qui, au retour de Salamanque, a été son prieur au couvent de Toulouse ; Cormier qui, une fois à la curie de l'Ordre, a veillé sur les débuts de l'École biblique et de ses publications.

Quand le P. Cormier a été élu maître de l'Ordre, les rapports du P. Lagrange avec lui n'en sont pas devenus plus faciles, car la crise moderniste battait son plein et la critique historique des textes bibliques semblait plus périlleuse que bénéfique. En cela le P. Cormier partageait les appréhensions de Pie X, devant lequel il défendait pourtant ses fils. Lagrange, tout en demeurant religieux soumis et obéissant, regrettait d'être perpétuellement freiné et entravé, bien conscient qu'il était des progrès dont l'Église avait besoin.

Il n'en reste pas moins que le P. Cormier défendait ses religieux auprès du pape et préservait l'École biblique de mesures de rigueur qui l'eussent détruites.

Qui veut savoir ce qu'ont été les relations franches entre ces deux grands religieux doit se reporter à la correspondance Cormier-Lagrange, que j'ai publiée en 1989 à Paris, chez l'éditeur Gabalda, sous le titre *Exégèse et obéissance*.

**4. Louis Theissling (1856-1925), de la province dite de Germanie inférieure,
maître de l'Ordre de 1916 à 1925.**

Le Hollandais Theissling avait été appelé à Rome dès 1908 par le P. Cormier, qui avait fait de lui son homme de confiance pour les visites au loin. Élu chef de l'Ordre par le chapitre de Fribourg le 3 août 1916, entré en charge le 7 août ; aussitôt le P. Lagrange s'empresse de lui faire son obéissance, souhaitant que le maître de l'Ordre soit au courant des menaces que les projets de la Compagnie faisaient peser sur l'avenir de l'École. En septembre 1918, avant de retourner à Jérusalem, Lagrange se rend à Rome pour l'y rencontrer. Or le P. Theissling encourage l'École biblique comme jamais le P. Cormier ne l'avait encore fait. Ce dont Lagrange se dit très satisfait. « Le Père général est parfait : c'est un chef. » Encore faudrait-il qu'il vienne sur place, se rendre compte par lui-même de ce qu'il y aurait à obtenir pour l'École biblique...

Tout d'abord, le P. Theissling envoie une lettre d'approbation, publiée en tête de la *Revue biblique* de 1919, qui loue chez les maîtres de Jérusalem « la sûreté de la doctrine

théologique unie à l'érudition la plus étendue », et qui encourage la reprise de l'enseignement par les professeurs, « les yeux fixés sur les enseignements du Siège apostolique, afin que la connaissance et l'amour de N.S.J.C., but suprême de toutes nos études, aille toujours croissant et se perfectionnant dans leurs âmes, dans celles de leurs élèves et par eux dans toute la sainte Église ».

Ensuite le P. Theissling, en 1922, peu après l'élection de Pie XI, vient à Jérusalem effectuer la visite canonique, du lundi saint au samedi saint (10-15 avril). C'était la première fois depuis le XIII^e siècle qu'un maître de l'Ordre venait en Terre sainte. Le P. Cormier s'était borné à faire une visite canonique par correspondance et, une autre fois, à envoyer un visiteur. Le P. Theissling se présente en défenseur de l'École (pour laquelle il s'efforcera d'obtenir du pape qu'elle décerne la licence biblique) et du P. Lagrange (à qui on reproche ses tendances critiques). Aussi demande-t-il au P. Lagrange de rédiger un rapport destiné au pape, qui explique d'où sont venues les difficultés rencontrées par l'École biblique. « Au fond, écrit alors Lagrange à Tisserant, je ne tiens absolument qu'à une chose, avoir la conscience en repos sur les tendances qu'on nous a tant reprochées. C'est la seule chose que je demande au Saint-Père – sans le lui dire ! »

Cependant, après l'audience obtenue par le P. Theissling le 28 juin, en dépit des paroles bienveillantes de Pie XI pour l'École et pour le P. Lagrange, il apparut que toute concession statutaire était remise à plus tard ! Cela ne changea rien aux dispositions favorables du maître de l'Ordre envers l'École biblique jusqu'à la fin de son généralat.

**5. Bonaventure Garcia de Paredes (1866-1936),
de la province du Saint-Rosaire,
maître de l'Ordre de 1926 à 1929,
béatifié comme martyr le 28 octobre 2007**

Élu le 22 mai 1926, le nouveau maître de l'Ordre s'adresse le 9 juin au P. Savignac, prieur de Jérusalem : « Soyez bien assuré que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour le bon renom et le développement de l'œuvre, si grande, si belle et si utile à l'Église et à l'Ordre, qu'est celle de Saint-Étienne de Jérusalem. J'espère que le cher et vénéré P. Lagrange se rétablira assez pour reprendre sa place à Jérusalem à l'époque dont vous me parlez. Dites-lui bien de ma part que je le bénis de tout cœur. » Lagrange, qui séjourne à Saint-Maximin, apprend que le P. Paredes, en juin, vient d'écrire au P. Vosté, « "J'ai toujours aimé l'École de Jérusalem". Quelle consolation pour nous ! » commente-t-il.

Lagrange, après de rudes épreuves de santé et deux mois d'hôpital à Marseille à la fin de 1926, et encore un mois de convalescence à Hyères, reçoit en février 1927 du maître général lui-même une lettre, écrit-il à Tisserant, « tellement approbatrice – ce que je n'avais jamais connu – que je crois que nous pouvons compter sur lui, d'autant qu'on me dit son caractère très ferme ». Plus explicitement encore, il explique à une confidente dominicaine : « Je suis heureux de vous dire, à vous la première, mais confidentiellement, que je viens à l'instant de recevoir du Rme Père Paredes la lettre la plus bienveillante. Dans l'amertume des jours d'hôpital, je m'étais souvent reproché d'avoir marché avec trop de hardiesse et un peu contre le gré de ses prédécesseurs dans des sentiers nouveaux. Je l'ai prié de me le pardonner. Mais ce bon Père affecte de ne pas tenir compte de cette demande et me dit "comme successeur de S. Dominique" que j'ai "dignement continué la tradition des maîtres *in sacra pagina* qui ont fait à notre Ordre une place éminente dans la propagande et dans la défense de

la vérité". Encore une fois cela est confidentiel ; je me suis laissé aller à vous le dire à cause de la sympathie exceptionnelle que vous avez témoignée à notre œuvre. »

En dépit de l'intérêt que maître Paredes portait à la marche des maisons d'études, il resta trop peu de temps à la tête de l'Ordre pour agir efficacement à Jérusalem. Après sa démission, le 30 mars 1929, et avant l'élection de son successeur, le 21 septembre suivant, durant l'interrègne, le provincial de Toulouse tente d'obtenir Lagrange, du vicaire de l'Ordre, pour Saint-Maximin, tandis que le P. Savignac le réclame pour Jérusalem. L'intérêt de l'École biblique l'emporta, si bien que Lagrange regagna Jérusalem le 17 septembre.

6. Martin-Stanislas Gillet (1875-1951), de la province de France (Paris), maître de l'Ordre de 1929 à 1946

Lorsque le P. Gillet a été élu à la tête de l'Ordre par le chapitre de Rome en 1929, il n'était pas un inconnu à l'École biblique, car il avait passé cette année-là une dizaine de jours à Saint-Étienne de Jérusalem (13-23 mars), jusqu'à la veille des Rameaux. Comme provincial de France, il était en route pour la mission de Mossoul. Sitôt son élection connue à Jérusalem (le 1^{er} octobre), Lagrange s'en réjouit. « Comme vous pouvez penser, écrit-il le 4 octobre à un correspondant, nous avons été très heureux de la nomination du Rme P. Gillet. Au printemps, il nous a témoigné ici beaucoup de sympathie. Les journaux disent que le Saint-Père a été très heureux de ce choix. »

Aussi, après la défection en juillet 1931 de Dhorme, qui était alors directeur de l'École et de la *Revue biblique*, le P. Gillet va déployer tous ses efforts pour le sauvetage de l'œuvre de Jérusalem. Lagrange lui en est grandement reconnaissant. « Ce serait la fin, écrit-il, si le Rme P. Général n'était si décidé à nous soutenir. [...] Le Rme P. général a pris notre cause en mains avec une énergie admirable. Il a montré un grand cœur, aussi attaché à chacun de ses religieux qu'à l'Ordre dont il a la charge. » Première mesure d'urgence prise par lui, l'envoi à Jérusalem de son assistant français, le P. Lemonnyer, qui aussitôt institue Lagrange responsable des études, en attendant que l'Académie des inscriptions nomme celui-ci directeur de l'École française. Ensuite demande adressée aux provinces françaises de fournir à Jérusalem des pères nommément désignés (Dumeste et Rascol de Toulouse, Festugière de Paris ; ensuite Benoit, puis de Vaux seront destinés à Jérusalem).

Enfin en 1932, après une rencontre fin juin à Paris de Lagrange avec le P. Gillet, où celui-ci lui promet sa visite à Jérusalem pour novembre, le maître de l'Ordre vient lui-même effectuer la visite canonique du 1^{er} au 8 décembre. Il devait se déclarer ensuite « heureux et ému de ce qu'il avait vu à Jérusalem ».

Après son retour à Rome, le P. Gillet adresse au pape Pie XI, en janvier 1933, un rapport afin d'obtenir que l'École de Jérusalem soit érigée en faculté d'Écriture sainte de l'Angelicum, arguant de la personne même du fondateur. « Le P. Lagrange, qui a soixante-dix-huit ans, donne à tous l'exemple d'une vie religieuse parfaite et d'un labeur incessant. Ces deux dernières années, il a publié *L'Évangile de Jésus-Christ, Le Judaïsme avant Jésus-Christ*, et récemment un livre sur Loisy. Il veut consacrer les dernières années de sa vie à un travail qui soit comme son testament et la preuve impérissable de son amour pour l'Église. [...] Enfin si le nom du P. Lagrange pouvait être un obstacle quelconque à la transformation de l'École biblique en faculté d'Écriture sainte de l'Angelicum, le bon Père, qui a soixante-

dix-huit ans, est tout prêt à s'effacer et à faire ce que ses supérieurs lui diront. » En fait, le projet conçu par le P. Gillet échoua.

En septembre 1935, année des quatre-vingts ans de Lagrange, le P. Gillet prononce au chapitre général de Rome un éloge enthousiaste. « L'École biblique, disons-le hautement, s'écriait-il dans son discours d'ouverture, est le joyau de l'Ordre. À travers les siècles, on proclamera à la louange de l'École tout ce qu'a fait son chef le P. Lagrange avec ses collaborateurs pour défendre l'honneur de l'Église dans le domaine de l'exégèse en cette période troublée de l'histoire de l'Église. » Cependant, comme Lagrange est à bout de forces, le P. Gillet doit céder à contrecœur à l'avis des médecins qui estiment indispensable le départ de leur malade : aussi délivre-t-il à Lagrange, le 2 octobre, l'assignation à la province de Toulouse qui lui permettra de regagner à Saint-Maximin son couvent de noviciat.

Enfin, après le décès de Lagrange à Saint-Maximin (10 mars 1938), le P. Gillet, de New York où il est en visite canonique, adresse le 28 mars à tout l'Ordre une vibrante nécrologie, dont il prescrit la lecture publique au réfectoire dans tous les couvents et toutes les maisons de l'Ordre. « Tout le monde sait qu'il fut un exégète incomparable, un savant d'une rare culture, un esprit très fin, un travailleur acharné, mais la plupart ignorent qu'il fut en même temps et resta toute sa vie un saint religieux. [...] C'est qu'il avait une piété profonde qui, du dedans, commandait toute sa vie. [...] Ses élèves reconnaissent qu'après Dieu ils lui doivent le meilleur de leur savoir et de leur vie. Car ils admirent en lui autant le religieux parfait qu'il était avec simplicité que le professeur qui les initiait, avec une incomparable maîtrise, aux beautés et aux secrets de la Sainte Écriture. [...] On le comptera parmi les plus grands serviteurs de l'Église, c'est-à-dire parmi ceux qui non seulement auront toujours eu l'intention de la servir, mais parmi ceux qui lui auront rendu les plus signalés services. »

Le dernier hommage rendu officiellement à la mémoire du P. Lagrange sous le généralat du P. Gillet est la publication de l'éloge nécrologique joint aux actes du chapitre général de Rome 1938, avec la même insistance sur la synthèse de la science et de la piété. « Plus encore que ses dons naturels, si brillants pourtant, ce qui faisait sa grande force, c'était sa foi, sa piété, son esprit religieux. C'est sa foi qui l'a conduit à édifier l'oeuvre magistrale qu'il laisse après lui ; c'est sa science théologique, acquise dans la fréquentation de saint Thomas d'Aquin, qui lui a permis de ne pas dévier du droit chemin et d'éviter les écueils, dans un domaine où il s'avancait en précurseur. Cette foi se nourrissait d'une tendre piété, qui le soutint aux heures douloureuses et même tragiques de son existence. [...] Personne n'était plus obéissant que lui et il ne cherchait en tout qu'à faire l'obéissance ; lui était-il demandé de supprimer ou de modifier quoi que ce soit dans un de ses écrits, il le faisait avec la plus sincère humilité, et cela jusqu'au dernier jour de sa vie. [...] Si vraiment *servire Deo regnare est* (servir Dieu, c'est régner), nous pouvons penser que le T.R.P. Maître Marie-Joseph Lagrange s'est tressé une bien belle couronne. »

**5. Bonaventure Garcia de Paredes (1866-1936), de la province du Saint-Rosaire,
maître de l'Ordre de 1926 à 1929,
béatifié comme martyr le 28 octobre 2007**

Élu le 22 mai 1926, le nouveau maître de l'Ordre s'adresse le 9 juin au P. Savignac, prieur de Jérusalem : « Soyez bien assuré que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour le bon renom et le développement de l'oeuvre, si grande, si belle et si utile à l'Église et à l'Ordre, qu'est celle de Saint-Étienne de Jérusalem. J'espère que le cher et vénéré P. Lagrange se

rétablira assez pour reprendre sa place à Jérusalem à l'époque dont vous me parlez. Dites-lui bien de ma part que je le bénis de tout cœur. » Lagrange, qui séjourne à Saint-Maximin, apprend que le P. Paredes, en juin, vient d'écrire au P. Vosté, « "J'ai toujours aimé l'École de Jérusalem". Quelle consolation pour nous ! » commente-t-il.

Lagrange, après de rudes épreuves de santé et deux mois d'hôpital à Marseille à la fin de 1926, et encore un mois de convalescence à Hyères, reçoit en février 1927 du maître général lui-même une lettre, écrit-il à Tisserant, « tellement approbatrice – ce que je n'avais jamais connu – que je crois que nous pouvons compter sur lui, d'autant qu'on me dit son caractère très ferme ». Plus explicitement encore, il explique à une confidente dominicaine : « Je suis heureux de vous dire, à vous la première, mais confidentiellement, que je viens à l'instant de recevoir du Rme Père Paredes la lettre la plus bienveillante. Dans l'amertume des jours d'hôpital, je m'étais souvent reproché d'avoir marché avec trop de hardiesse et un peu contre le gré de ses prédécesseurs dans des sentiers nouveaux. Je l'ai prié de me le pardonner. Mais ce bon Père affecte de ne pas tenir compte de cette demande et me dit "comme successeur de S. Dominique" que j'ai "dignement continué la tradition des maîtres *in sacra pagina* qui ont fait à notre Ordre une place éminente dans la propagande et dans la défense de la vérité". Encore une fois cela est confidentiel ; je me suis laissé aller à vous le dire à cause de la sympathie exceptionnelle que vous avez témoignée à notre œuvre. »

En dépit de l'intérêt que maître Paredes portait à la marche des maisons d'études, il resta trop peu de temps à la tête de l'Ordre pour agir efficacement à Jérusalem. Après sa démission, le 30 mars 1929, et avant l'élection de son successeur, le 21 septembre suivant, durant l'interrègne, le provincial de Toulouse tente d'obtenir Lagrange, du vicaire de l'Ordre, pour Saint-Maximin, tandis que le P. Savignac le réclame pour Jérusalem. L'intérêt de l'École biblique l'emporta, si bien que Lagrange regagna Jérusalem le 17 septembre.

6. Martin-Stanislas Gillet (1875-1951), de la province de France (Paris), maître de l'Ordre de 1929 à 1946

Lorsque le P. Gillet a été élu à la tête de l'Ordre par le chapitre de Rome en 1929, il n'était pas un inconnu à l'École biblique, car il avait passé cette année-là une dizaine de jours à Saint-Étienne de Jérusalem (13-23 mars), jusqu'à la veille des Rameaux. Comme provincial de France, il était en route pour la mission de Mossoul. Sitôt son élection connue à Jérusalem (le 1^{er} octobre), Lagrange s'en réjouit. « Comme vous pouvez penser, écrit-il le 4 octobre à un correspondant, nous avons été très heureux de la nomination du Rme P. Gillet. Au printemps, il nous a témoigné ici beaucoup de sympathie. Les journaux disent que le Saint-Père a été très heureux de ce choix. »

Aussi, après la défection en juillet 1931 de Dhorme, qui était alors directeur de l'École et de la *Revue biblique*, le P. Gillet va déployer tous ses efforts pour le sauvetage de l'œuvre de Jérusalem. Lagrange lui en est grandement reconnaissant. « Ce serait la fin, écrit-il, si le Rme P. Général n'était si décidé à nous soutenir. [...] Le Rme P. général a pris notre cause en mains avec une énergie admirable. Il a montré un grand cœur, aussi attaché à chacun de ses religieux qu'à l'Ordre dont il a la charge. » Première mesure d'urgence prise par lui, l'envoi à Jérusalem de son assistant français, le P. Lemonnyer, qui aussitôt institue Lagrange responsable des études, en attendant que l'Académie des inscriptions nomme celui-ci directeur de l'École française. Ensuite demande adressée aux provinces françaises de fournir à

Jérusalem des pères nommément désignés (Dumeste et Rascol de Toulouse, Festugière de Paris ; ensuite Benoit, puis de Vaux seront destinés à Jérusalem).

Enfin en 1932, après une rencontre fin juin à Paris de Lagrange avec le P. Gillet, où celui-ci lui promet sa visite à Jérusalem pour novembre, le maître de l'Ordre vient lui-même effectuer la visite canonique du 1^{er} au 8 décembre. Il devait se déclarer ensuite « heureux et ému de ce qu'il avait vu à Jérusalem ».

Après son retour à Rome, le P. Gillet adresse au pape Pie XI, en janvier 1933, un rapport afin d'obtenir que l'École de Jérusalem soit érigée en faculté d'Écriture sainte de l'Angelicum, arguant de la personne même du fondateur. « Le P. Lagrange, qui a soixante-dix-huit ans, donne à tous l'exemple d'une vie religieuse parfaite et d'un labeur incessant. Ces deux dernières années, il a publié *L'Évangile de Jésus-Christ, Le Judaïsme avant Jésus-Christ*, et récemment un livre sur Loisy. Il veut consacrer les dernières années de sa vie à un travail qui soit comme son testament et la preuve impérissable de son amour pour l'Église. [...] Enfin si le nom du P. Lagrange pouvait être un obstacle quelconque à la transformation de l'École biblique en faculté d'Écriture sainte de l'Angelicum, le bon Père, qui a soixante-dix-huit ans, est tout prêt à s'effacer et à faire ce que ses supérieurs lui diront. » En fait, le projet conçu par le P. Gillet échoua.

En septembre 1935, année des quatre-vingts ans de Lagrange, le P. Gillet prononce au chapitre général de Rome un éloge enthousiaste. « L'École biblique, disons-le hautement, s'écriait-il dans son discours d'ouverture, est le joyau de l'Ordre. À travers les siècles, on proclamera à la louange de l'École tout ce qu'a fait son chef le P. Lagrange avec ses collaborateurs pour défendre l'honneur de l'Église dans le domaine de l'exégèse en cette période troublée de l'histoire de l'Église. » Cependant, comme Lagrange est à bout de forces, le P. Gillet doit céder à contrecœur à l'avis des médecins qui estiment indispensable le départ de leur malade : aussi délivre-t-il à Lagrange, le 2 octobre, l'assignation à la province de Toulouse qui lui permettra de regagner à Saint-Maximin son couvent de noviciat.

Enfin, après le décès de Lagrange à Saint-Maximin (10 mars 1938), le P. Gillet, de New York où il est en visite canonique, adresse le 28 mars à tout l'Ordre une vibrante nécrologie, dont il prescrit la lecture publique au réfectoire dans tous les couvents et toutes les maisons de l'Ordre. « Tout le monde sait qu'il fut un exégète incomparable, un savant d'une rare culture, un esprit très fin, un travailleur acharné, mais la plupart ignorent qu'il fut en même temps et resta toute sa vie un saint religieux. [...] C'est qu'il avait une piété profonde qui, du dedans, commandait toute sa vie. [...] Ses élèves reconnaissent qu'après Dieu ils lui doivent le meilleur de leur savoir et de leur vie. Car ils admirent en lui autant le religieux parfait qu'il était avec simplicité que le professeur qui les initiait, avec une incomparable maîtrise, aux beautés et aux secrets de la Sainte Écriture. [...] On le comptera parmi les plus grands serviteurs de l'Église, c'est-à-dire parmi ceux qui non seulement auront toujours eu l'intention de la servir, mais parmi ceux qui lui auront rendu les plus signalés services. »

Le dernier hommage rendu officiellement à la mémoire du P. Lagrange sous le généralat du P. Gillet est la publication de l'éloge nécrologique joint aux actes du chapitre général de Rome 1938, avec la même insistance sur la synthèse de la science et de la piété. « Plus encore que ses dons naturel, si brillants pourtant, ce qui faisait sa grande force, c'était sa foi, sa piété, son esprit religieux. C'est sa foi qui l'a conduit à édifier l'œuvre magistrale qu'il laisse après lui ; c'est sa science théologique, acquise dans la fréquentation de saint Thomas d'Aquin, qui lui a permis de ne pas dévier du droit chemin et d'éviter les écueils, dans

un domaine où il s'avançait en précurseur. Cette foi se nourrissait d'une tendre piété, qui le soutint aux heures douloureuses et même tragiques de son existence. [...] Personne n'était plus obéissant que lui et il ne cherchait en tout qu'à faire l'obéissance ; lui était-il demandé de supprimer ou de modifier quoi que ce soit dans un de ses écrits, il le faisait avec la plus sincère humilité, et cela jusqu'au dernier jour de sa vie. [...] Si vraiment *servire Deo regnare est* (servir Dieu, c'est régner), nous pouvons penser que le T.R.P. Maître Marie-Joseph Lagrange s'est tressé une bien belle couronne. »
